



---

## Pour une lecture écocritique des *Fables du moineau* de Sami Tchak

---

**Baguissoga SATRA**

Université de Kara, Togo

[psatra\\_3@yahoo.fr](mailto:psatra_3@yahoo.fr)

**Résumé :** L'innovation n'est pas l'apanage des sciences exactes. La tendance qui ramènerait tout à la seule sphère technologique est une posture erronée. En effet, tout renouvellement est un processus cognitif inséparable des facteurs culturels et socio-économiques. Or, la littérature est au cœur même de ces facteurs dans la mesure où les œuvres littéraires représentent la complexité de l'humanité et du monde vivant. Ainsi, dans *Les Fables du moineau*, Sami Tchak présente un dialogue imaginaire entre Aboubakar et un moineau sur les interactions au sein de la nature. L'objectif de cette étude est de mettre en lumière la façon dont ce dialogue constitué d'une série de fables ponctuées par l'anaphore, véhicule une pensée écologique ancrée dans l'observation minutieuse des êtres et des choses. Ainsi, la lecture de cet ouvrage convoque l'écocritique qui permet d'analyser la manière dont sont représentés les rapports entre les humains et la nature. L'étude révèle les différents aspects de la violence parfois gratuite dont sont victimes les menus êtres vivants. Elle postule la nécessité du respect tant pour les animaux les plus petits que les plus grands. Bien plus, elle montre comment les êtres les plus fragiles sont parfois les plus forts, grâce à leur extraordinaire capacité de mobilité et d'adaptation à l'environnement. Ces enseignements incitent à la prise de conscience de la fragilité de tous les êtres vivants, et par extrapolation de toutes les institutions humaines, qui oublie vite que leur gestation commence toujours par une petite graine. La question écologique constitue donc une quête collective.

**Mots-clés :** Fables, littérature verte, écocritique, biodiversité

### For an ecocritical reading of "*Les Fables du moineau*" by Sami Tchak

**Abstract:** Innovation is not the prerogative of the exact sciences. The trend that brings everything back to the technological sphere alone is an erroneous posture. Indeed, any renewal is a cognitive process inseparable from cultural and socio-economic factors. However, literature is at the very heart of the factors insofar as literary works represent the complexity of humanity and living world. Thus, in "*Les Fables du moineau*", Sami Tchak present an imaginary dialogue between Aboubakar and a sparrow on interactions within nature. The objective of this study is to highlight how this dialogue made up of a series of fables punctuated by anaphora, conveys an ecological thought rooted in a meticulous observation of beings and things. Thus, our reading of this work summons ecocriticism which makes it possible to analyze the way the relationship between humans and nature are represented. The study reveals the different aspects of the sometimes gratuitous violence of which small living beings are victims. It postulates the need for respect for both the smallest and largest animals. Moreover, it shows how the most fragile beings are sometimes the strongest, thanks to their extraordinary capacity for mobility and adaptation to the environment. These teachings encourage awareness of the fragility of all living beings, and by extrapolation of all

human institutions, which quickly forget that their gestation always begins with a small seed. The ecological question is therefore a collective quest.

**Keywords:** Fables, green literature, ecocriticism, biodiversity.

## Introduction

Les mouvements écologistes du XX<sup>e</sup> siècle ont profondément marqué les rapports de l'humanité à la nature. La littérature est devenue le lieu de médiation de ces rapports. Il ne pouvait en être autrement, car les écrivains partagent la même biosphère avec les militants engagés pour défendre les droits de la nature. Certes, l'on peut manifester une certaine méfiance par rapport au caractère alarmiste de l'écologie politique, qui remplit nécessairement un agenda d'ordre idéologique. Mais les dommages que subissent les écosystèmes naturels dus aux activités humaines posent des problèmes éthiques et esthétiques qui interpellent les écrivains et les théoriciens de la littérature. Du point de vue de la fiction, l'on assiste à la thématization des questions environnementales dans les œuvres. D'où l'émergence de l'approche écocritique qui a pour objectif principal d'analyser le rapport entre la littérature et l'environnement<sup>1</sup>. L'écocritique scrute les formes de représentations de la nature dans les œuvres littéraires en insistant sur le rôle du monde non-humain dans les textes littéraires. Or, la fable est sans conteste l'une des formes littéraires les plus aptes à mettre en scène le monde non-humain.

C'est pour cette raison que le présent article se propose d'examiner, d'un point de vue écocritique, les stratégies génériques, esthétiques, éthiques et émotionnelles que Sami Tchak met en œuvre dans *Les Fables du moineau* afin de proposer une vision kaléidoscopique de la biodiversité, non sans exposer les planches de cruautés stupides ou contingentes. Il s'agit surtout de cerner l'atmosphère de létalité ambiante qui pèse sur les interactions des êtres vivants.

Pour ce faire, notre étude rappellera d'abord l'intérêt que suscite la fable, forme esthétique qui permet de donner la parole aux personnages humains, êtres animés comme inanimés, sans aucune précellence anthropocentrique. Ensuite, elle s'attachera à faire ressortir la nécessité de préserver l'équilibre des écosystèmes à partir de l'observation des comportements humains reflétés dans ce livre. Enfin, les principales leçons que les fables appellent à tirer en vue d'un rapport harmonieux avec l'environnement seront mises en lumière.

---

<sup>1</sup>Nous faisons référence à l'introduction de Cheryl Glotfelty dans *The Ecocriticism Reader: Landmarks Literary Ecology*, Athens/London, Georgia University Press, 1996, p. XV-XXXVII. Lire également Lawrence Buell, *Writing for an Endangered World*, Cambridge, Harvard, UP, 2001, un autre texte fondateur de l'écocritique.

## 1. Fable, biodiversité et représentation des écosystèmes

Récit imaginaire mettant généralement en scène des personnages animaux, la fable est un genre narratif à visée essentiellement morale et pédagogique. Elle se caractérise par la brièveté de l'histoire. Les fabulistes se servent des animaux pour décrire les travers des humains. En réalité, ces personnages non-humains mis en scène sont des masques, « persona », au sens étymologique original du terme. Et pour démythifier le genre, Sami Tchak, mêle ses récits de témoignages autobiographiques. Ce n'est plus comme chez La Fontaine des textes neutres ni comme chez leur maître, le vieil Ésope, une affaire d'animaux et de plantes. À quelque différence près, Sami Tchak instaure au cœur de la narration une véritable atmosphère de communion, de confiance entre animaux, plantes, nature et l'homme ancien existant ou existant réellement. D'où la dimension écologique que nous nous attachons à mettre en lumière dans cette étude.

Mais qu'est-ce que l'environnement ? Qu'est-ce que l'écologie ? Qu'entend-on par écosystème ? Qu'est-ce que la biodiversité ? Comment penser une écriture ou approche écologique ?

L'environnement, c'est le milieu, le cadre naturel de vie. L'écologie s'intéresse à l'étude des interactions des êtres vivants entre eux et avec leur milieu. L'ensemble des êtres vivants, de leur milieu et des relations qu'ils entretiennent, forme un écosystème. Quant à la biodiversité, elle désigne l'ensemble des êtres vivants ainsi que les écosystèmes dans lesquels ils vivent. La destruction des écosystèmes, par surexploitation pour la survie ou violence gratuite, constitue une menace de la biodiversité. L'approche ou l'écriture écologique s'attache à mettre au jour les stratégies de représentation des rapports entre les humains et la nature ou le milieu. Elle touche de ce fait toutes les menaces de la biodiversité, révèle la place et le rôle de chaque espèce dans l'équilibre des écosystèmes. Et comme l'écrit Bill Ashcroft (2012, p. 249), les études « postcoloniales » sont inévitablement impliquées dans des questions liées à l'écologie, en particulier en ce qui concerne les relations entre les hommes et leur milieu et entre la terre et la langue.

Dans cette perspective, il apparaît clairement que *Les Fables du moineau* de Sami Tchak dresse l'inventaire des milieux de vie, écosystèmes et espèces, avec une rare exhaustivité. La narration organise les récits et les descriptions en sorte d'attirer l'attention des lecteurs sur les menus détails du monde naturel. Des microorganismes unicellulaires aux espèces les plus macroscopiques, rien ne semble échapper à l'observation minutieuse de l'écrivain. L'environnement, la

nature y apparaît dans toute la plénitude de sa diversité, tant géographique, spatiale qu'organique.

Ainsi, du point de vue géographique, les histoires embrassent plusieurs aires à travers les quatre coins du monde. Le Togo, par exemple, est évoqué à travers Lomé, capitale balnéaire peuplée de chauves-souris dont tout visiteur attentif peut observer les vols sinueux de sa chambre d'hôtel. Quant au village natal (Bowounda) de l'auteur, il est représenté comme une zone de savane arborée, véritable repaire d'une multitude d'animaux sauvages. Une mention spéciale est faite du rat palmiste, animal totem de la tribu tem d'où est issue la mère du narrateur Aboubakar. Le moineau, co-énonciateur des petits récits fait figure de confident, de témoins des frasques et combats cruels que se livrent les éléments des différents écosystèmes. Ce moineau en est un témoin privilégié même si ses gazouillis sont parfois incompris des êtres « géants ». D'autres pays ou villes sont mentionnés : Kinshasa (RDC), pour les chenilles et larves de coléoptère, Paris et Bobigny (résidence de l'auteur), pour leurs pigeons, Naples en Italie, cité d'inspiration qui rappelle le mythe de Pulcinella (« Ainsi, Naples, ville où, au-delà de toutes ses facettes, au cœur de toute sa richesse, Pulcinella a ressuscité en moi, dans ma mémoire, tous les oiseaux de mon village, mais surtout toi, moineau. Pulcinella, poussin sortant de l'œuf ? Pulcinella au bec crochu ? (S. Tchak, 2020, p. 124)), Cambridge en Angleterre, Boston aux USA (pour ses écureuils semblables aux rats palmistes évoqués précédemment) et l'Australie pour les singularités des écosystèmes que l'on y rencontre.

Sur le plan minéral, la montagne et l'eau sous ses multiples formes à savoir, ruisseau, rivière, fleuve, étang, mare, lac, mer, océan, sont représentées.

Sur le plan végétal, le texte décrit des essences comme le baobab, le ficus, les orangers, les anacardiés, pour des raisons fonctionnelles. Dans l'incipit, c'est « sur le doigt du baobab » que le moineau médite. Sa rencontre avec le protagoniste Aboubakar survient juste après le dialogue entre lui, « frêle » oiseau « éphémère » et le baobab « séculaire ». Quant au ficus, il remplit la fonction d'arbre fétiche pour la famille du forgeron Salifou Metchéri Tchakoura (clan Nintchè, totem panthère), qui fait figure du sage dont les pensées rappellent la « Parole de Socrate » dans les *Fables* de La Fontaine.

Enfin, sur le plan animal (y compris les humains, dans l'esprit de la fable où tous les êtres vivants peuvent se parler), l'auteur en brosse un tableau général, qui rend compte de toute la taxonomie biologique, des menus vers aux mammifères de toutes tailles, herbivores, carnivores, domestiques ou sauvages, animaux de compagnie, aquatiques, mollusques, en passant par les insectes volants ou rampants, les oiseaux du ciel et de la terre, les reptiles de tous genres. En effet, les « fables du moineau » convoquent précisément : larves de

coléoptère, vers de palmier, asticots, termites, charançons, grillons, criquets, cigales, fourmis, libellules, papillons, mouches, blattes, guêpes, puces, morpions, punaises, tiques, moustiques, araignées, moineaux, poules, coqs, canards, pintades, dindes, aigles, faucons, pigeons, colombes, pélicans, hirondelles, hérons, chouettes, mouettes, autruches, chauves-souris, tourterelles, éperviers, charognards, vautours, lézards, vipères, caméléons, margouillats, crapauds, grenouilles, rats, écureuils, souris, rats palmistes, agoutis, pangolins, moutons, béliers, brebis, chèvres, boucs, vaches, ânes, chevaux, hyènes, lièvres, tortues, escargots, poissons, crabes, crocodiles, antilopes, gazelles, babouins, phacochères, buffles, girafes, panthères, lions, éléphants, chiens et chats.

Comme on peut le constater, tous les domaines, règnes, embranchements, classes, ordres, familles, genres, espèces du monde vivant sont représentés. Globalement, la nature est répertoriée dans toute sa diversité, minérale, végétale, animale. Mais ce qui frappe, c'est que toutes ces énumérations ramènent le lecteur à une seule ligne de conduite : le respect de la dignité ou si l'on préfère de la légitimité de chaque être vivant. C'est en substance la clé de coexistence que livre le principal narrateur de ce roman-fable : « Et moi, moineau, je trouve que le vaste monde est juste à ma petite taille. Je ne me fais donc aucun complexe lorsque je vois l'aigle ou le faucon. » (S. Tchak, 2020, p. 43). Il s'agit de défendre sa dignité, mais aussi de cultiver l'humilité et la prudence. Le narrateur ajoute ainsi :

« Moi moineau, obligé à la prudence à cause de ma petite envergure, je sais quel insecte ne descendrait pas facilement dans mon gosier, et je ne confondrais pas l'œil d'un serpent, même d'un serpent non venimeux, avec un grain qui brille. Je dois d'être toujours en vie en partie à mon écoute de mes propres limites, ce que n'avait pas su faire le chien Sourou, écouter ses propres limites. Je vais m'envoler jusque sur le lieu de sa triste fin, il y aura encore, là-bas, sans doute, des miettes de lui que je disputerai aux fourmis et à d'autres oiseaux. » (S. Tchak, 2020, p. 51).

Nous pouvons en déduire que la destruction de l'environnement est liée au manque d'humilité, car l'homme, ce « roseau faible, mais roseau pensant », se croit tout permis. Il croit la nature inépuisable, puis tente de repousser les limites de ses besoins. Il ignore que les mouches, les asticots, les vautours, les charognards, tous ces nécrophages, font œuvre de recyclage mieux que les usines inventées par les humains (S. Tchak, 2020, p. 137). Or, « Le moineau a dit : « L'éléphant est grand, certes, mais ses pets, grand vent, ne déplacent pas une montagne, et lorsque vient la mort, sa trompe et ses défenses ne lui sont plus d'aucun secours, il s'effondre, devient une abondante nourriture pour les charognards. » (S. Tchak, 2020, p. 51). La question suivante est donc de savoir si

la préservation de la biodiversité peut se faire sans violence entre les êtres vivants, sans quelque cruauté, sans le moindre dégât.

## 2. L'influence de l'homme sur la biodiversité : nécessité de préservation

La responsabilité de l'homme est assez grande dans le processus de dégradation de la biodiversité. En effet, pour des raisons de survie ou de satisfactions de leurs besoins, les humains apparaissent en général comme les prédateurs les plus dangereux dans leur milieu. Ils se plaisent à se comparer aux prédateurs sauvages, animaux légendaires. Confondant force et violence, ils peuvent s'attaquer à tout. Les humains peuvent ainsi tuer par pure vanité. Ils utilisent des euphémismes comme « permis de chasse », « droit de chasse », « chasse-gestion », pour couvrir ces tueries stupides, et les chasseurs assoiffés de sang et imbus d'orgueil se comparent aux héros impavides des grandes légendes traditionnelles. La conséquence de cette cruauté est la disparition de bien des espèces. Le narrateur montre comment la plupart des animaux ne sont plus connus qu'à travers les fables qu'on raconte à leur sujet :

« De sa puanteur, nos parents nous parlent encore : la hyène. De sa puissance, nos parents nous parlent toujours : le lion. De sa force brute, nos parents nous parlent parfois : le buffle. De sa majesté, quand elle chassait ou emportait ses proies dans les arbres, nos parents nous parlent de temps en temps : la panthère. De son impressionnante masse (« énorme comme une montagne », disaient-ils), nos parents nous parlent souvent l'éléphant. De sa taille, de son long cou et de son élégance, nos parents nous parlent parfois : la girafe. Son œuf à la pointe d'un toit conique d'une grande case ronde est un insigne de la royauté tem : l'autruche. Sur la puissance de ses mâchoires et de sa queue, sur sa férocité, j'ai entendu des histoires : le crocodile. De ces animaux, certains chasseurs avaient conservé des traces : des plumes, des défenses, une peau, des os, des dents, une tête...

Mais, combien étaient-ils, ceux de nos parents, à les avoir réellement vus, connus chez nous, pas ailleurs, chez nous, ces animaux qui avaient disparu de notre espace, de nos terres, avant ma naissance ou avant que je n'eusse eu conscience de mon environnement ? » (S. Tchak, 2020, p. 37-38).

De nos jours, le bilan semble catastrophique. La biodiversité est en danger dans les écosystèmes africains, notamment. C'est le cas du Togo et, plus précisément, dans le village d'Aboubakar qui s'interroge :

« Qu'est-ce qui explique leur disparition de ces zones peu exploitées par les humains, où la chasse n'est pas extensive, ces zones si vastes ? Pourquoi avaient-ils déserté cette région, la nôtre, tous ces animaux dont je connus certains, plus tard, dans d'autres régions du Togo ou dans des zoos en France, mais surtout à la télé ? Y a-t-il encore des tortues chez nous ? (Mon père en avait possédé, des tortues terrestres, que nous élevions pour leur chair.) Y a-t-il encore des porcs-épics chez nous ? (Moi-même j'en avais pris au piège quand j'étais un petit garçon). Y a-t-il encore des pangolins chez nous, cet animal

qui, avec sa langue, sa longue langue, attrape des termites et des fourmis, qu'il emprisonne aussi sous ses écailles, cet animal que des chasseurs, naguère encore, offraient à mon père ? Peut-on voir encore des phacochères pas loin du village ? (J'en avais connu, ils faisaient des ravages dans nos champs de manioc.) Y a-t-il encore, pas loin du village, des familles de toutes les espèces de singes que j'avais connus, moi, les singes rouges, les babouins, les sortes de capucins noirs à face blanche..., qui se nourrissaient des tubercules d'igname et de manioc, du maïs, des haricots et des arachides dans nos champs... » (S. Tchak, 2020, p. 38).

La réponse à ces interrogations est sans doute l'influence pernicieuse des hommes sur la biodiversité. Comme l'écrivent Bill Ashcroft et al.

La destruction de l'environnement est une des conséquences les plus graves de l'industrialisation occidentale. Le fait que la ruée vers la modernisation ait encouragé les pays en voie de développement à détruire leur propre environnement, sous le regard aujourd'hui réprobateur d'un Occident hypocrite, montre qu'il s'impose là encore une critique postcoloniale des crises mondiales.

(Bill Ashcroft et al., 2012, p. 249).

Or, les animaux les plus robustes n'exercent généralement leur force que pour des besoins de survie. Ce faisant, ils n'engendrent que très peu de risques de surexploitation ou d'extinction des espèces. Par exemple, les lions tuent pour se nourrir. Ils répugnent à verser gratuitement du sang lorsqu'ils sont repus. Cette vérité transparaît dans le paradoxe suivant :

« Le moineau a dit : « Le lion se nourrit des antilopes, mais le monde rêvé du lion, c'est une plaine où il y aurait de plus en plus d'antilopes. Il tue des antilopes et rêve d'une plaine constamment peuplée d'antilopes. Le lion n'est pas un destructeur. Mais toi, toi, oui toi, quand tu désires, tu détruis, partout où tu passes, le monde se rétrécit, il se rétrécit tellement qu'il ne lui reste même plus suffisamment de place pour héberger ton propre rêve. Même le feu, quand il dévore, favorise le reverdissement de la prairie, même le feu consume tout en conservant au chaud son rêve de verdure. Mais toi, là tu passes, tu sèmes l'Absence. Toi si haut placé, regarde les cornes dressées vers toi, qui écrivent déjà la légende de ton empalement. » (S. Tchak, 2020, p. 40).

Toutefois, il existe des situations stupides où les animaux tuent par une sorte d'orgueil instinctif, pour marquer leur territoire. C'est souvent l'attitude des mâles sauvages, comme en témoigne cette fable que le narrateur Aboubakar tient de son père.

« Une antilope triste, racontait mon père, trouve cependant suffisamment de cœur pour demander à une lionne triste elle aussi : « Lionne, je commets, en m'arrêtant devant toi, une imprudence qui pourrait me coûter la vie, car je fais partie de tes proies de prédilection. Cependant, moi si triste, je suis touchée par ta tristesse qui semble encore plus grande. Mais, dis-moi, ma sœur lionne, que t'est-il arrivé, pour que tu aies une telle mine ? » La lionne regarde l'antilope, surprise par son empathie. « Sœur antilope, je suis

étonnée que ce soit toi qui te soucies de mes malheurs. Pourtant, et tu viens de me le rappeler, tu n'as pas oublié qui je suis. Je m'incline donc devant ton grand cœur, sœur antilope, et vais te raconter mon malheur : je suis triste parce que, comme mère, j'ai subi la pire des pertes, car, un lion, arrivé ici en vainqueur du géniteur de mes deux petits, a tué ceux-ci pour me rendre disponible à la réception de ses gènes à lui. Je suis une mère malheureuse. » (S. Tchak, 2020, p. 41).

Les femelles aussi sont capables de violence. L'antilope imprudente comprend le danger qui consiste à faire côtoyer brutalité, sauvagerie et épanchement fraternel :

« La lionne dit : « Sœur antilope, mère dont j'ai tué le petit, permets-moi de t'informer que mon nouveau maître, qui est couché sous un arbre si près d'ici, attend que je lui prouve que je suis une mère capable de tenir un territoire, de nourrir nos futurs petits et lui leur géniteur, qui, mon roi lion, et c'est indispensable, doit économiser ses forces pour des situations où elles seraient précieuses, voire déterminantes – notre survie dépendrait aussi de ses interventions dans des situations où sa force et son poids décideraient de la victoire ou de la défaite. Je te remercie donc d'être venue à moi, mère antilope, ma sœur aux si belles cornes, à la si jolie robe, je te remercie pour ton grand cœur. Mais ce n'était pas nécessaire que tu viennes à moi, car j'aurais pu aller te chercher comme j'étais allée chercher ton petit. » Après ces mots, la lionne bondit sur l'antilope qu'elle saisit à la gorge. La mort arrive rapidement. « Mon beau lion, dit la lionne au mâle qui avait tué ses petits, alors couché, paisible, sous un arbre, mon beau lion, tu peux venir manger, le repas s'est servi de lui-même. » (S. Tchak, 2020, p. 41-42).

Cela ne signifie nullement que l'homme doit se laisser abattre par les prédateurs non-humains ou humains. Préserver la biodiversité ne se fera pas à ses dépens. Le commentaire du moineau à l'issue de la fable est édifiant :

« Le moineau a dit : « Votre cœur vous perdra, vous qui vous complaisez dans votre situation de proie, au lieu de développer des ruses de prédateur. Le monde ne sera jamais un jardin de fraternité tranquille mais un champ de bataille dont l'harmonie vient aussi des cruautés indispensables. À un lionceau, on n'apprend pas à pleurnicher mais à tuer. À un faon, sa mère oublie de rappeler qu'il pourrait, plus tard, tuer avec ses cornes et ses sabots. L'herbe ne lui oppose aucune résistance, si elle n'a de poison qui pourrait lui être fatal, mais, contre ses prédateurs, courir ne lui suffirait pas toujours. » Paix à l'âme de la mère antilope, tuée par la lionne qui avait déjà tué son petit, la lionne dont la tristesse avait touché son cœur ! » (S. Tchak, 2020, p. 42).

### 3. Les leçons écologiques du moineau

La figure du moineau, comme le suggère le titre de ce livre, habite l'ensemble des récits qui composent *Les Fables du moineau*. L'auteur a choisi de mettre en scène ce petit oiseau, le « moineau de sa mémoire », qui, dans son enfance, l'avait beaucoup fasciné par sa petite taille et sa facilité à se percher sur n'importe quelle menue branche, feuille ou bourgeon des arbres les plus hauts ou simplement à se mettre en équilibre sur de l'herbe fraîche ou desséchée selon



la saison. Aux antipodes du poète Jacques Prévert (1972, pp. 78-79) qui déclare dans une allégorie intitulée « Au hasard des oiseaux » : « J'ai appris très tard à aimer les oiseaux/je le regrette un peu », Sami Tchak sait que « les oiseaux donnent l'exemple/l'exemple comme il le faut/exemple des oiseaux (...) exemple le cœur des oiseaux/ la lumière des oiseaux. ». Ainsi, tout au long du livre, le moineau fait un bilan de ses expériences. Nous nous en tiendrons aux grandes leçons.

### 3.1. *La chaîne alimentaire ou le pacte entre les êtres vivants*

*Les Fables du moineau* sont des récits proférés par deux instances narratives : le moineau et le petit Aboubakar, le fils du forgeron. Le livre s'ouvre en effet sur le tableau des confidences entre le moineau et le baobab (*Adansonia Digitata*), arbre imposant, considéré en Afrique comme un symbole de majesté, de spiritualité et de longévité :

« Le moineau a dit... Je viens d'échapper à la mort, je viens d'échapper aux griffes d'un chat, je viens d'échapper à l'appétit du chat. (...) »

Perché sur le doigt du baobab, ce qui m'envahit soudain c'est l'angoisse de ma fragilité que le chat m'a rappelée de façon brutale. Comme tant d'autres êtres dans la force de l'âge, qui marchent, fiers, toisant l'horizon, et qui soudain, titubent, chutent, se relèvent amoindris, ou ne se relèvent pas » (S. Tchak, 2020, p. 9).

Ce récit liminaire nous montre les exigences cruelles de la chaîne alimentaire qu'il faut sinon briser, du moins humaniser pour pérenniser l'environnement. En effet, le moineau se nourrit de grains, de miettes, et d'insectes. Le chat peut manger le moineau. Et Aboubakar, peut à loisir se régaler de tous ces êtres et éléments précités et de bien d'autres espèces. L'ensemble de l'univers navigue donc vers un but, un horizon commun. Cet horizon commun, cette la lumière que partagent tous les êtres, c'est la mort.

C'est pourquoi, pour conter ses fables, le moineau a besoin de nouer un nouveau pacte avec Aboubakar. Ce jeune homme doit renoncer au pacte originel qui l'autorise à tuer le moineau pour en manger la chair. Le nouveau pacte à négocier est un pacte de souvenirs et d'amour provisoire :

« J'ai pris congé du baobab pour retourner sur la terre, je me suis posé devant la forge, d'où sortait à ce moment-là le fils du forgeron. Dès qu'il m'a vu, il a ramassé un caillou, mais je lui ai dit : « Ne me tue pas. J'ai des choses à raconter, toi aussi tu en as à raconter. Toi et moi portons la mémoire de ce village. Tu te souviens, je me souviens. Le temps que nous avons habité ne garde rien de nous, mais nous en avons picoré et digéré des fragments. N'est-ce pas, petit garçon, hein, Aboubakar ? Donc, lâche ton caillou. » Il m'a répondu : « Je laisse le caillou loin derrière nous, moineau, et je m'en veux de l'avoir ramassé avec des mauvaises intentions. (...) Regardons donc notre commun horizon - Moineau, alors, à nos souvenirs ! - Aboubakar, à nos souvenirs ! »

Nous venions ainsi de signer un pacte de souvenirs, lui et moi... » (S. Tchak, 2020, p. 13).

Nous l'appelons pacte d'amitié et d'amour provisoire, car l'instinct de survie et la nécessité amènent toujours le plus fort à détruire le plus faible. C'est bien la dure loi de la jungle, l'immuable loi de la nature tant animale qu'humaine. En effet, dans sa fable « Le chat et les deux moineaux », texte qui a sûrement inspiré Sami Tchak, La Fontaine montre qu'il peut être facile de passer de l'amitié à la cruauté. Le chat croque les deux moineaux avec qui il était pourtant lié d'amitié :

« Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !  
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat.  
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,  
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !  
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre. » (La Fontaine, 2014, p. 266).

La raison de ce malheur est connue. C'est bien cette propension à s'épancher croyant faire taire les élans instinctifs d'agressivité, de prédation. Sous la plume de Tchak « Le moineau a dit : « Votre cœur vous perdra, vous qui vous complaisez dans votre situation de proie, au lieu de développer des ruses de prédateur. Le monde ne sera jamais un jardin de fraternité tranquille mais un champ de bataille dont l'harmonie vient aussi des cruautés indispensables. » (S. Tchak, 2020, p. 42). Et le protagoniste Aboubakar de renchérir plus loin sur cet avertissement :

« Au cimetière de mon village, les rats creusent des trous pour aller se nourrir de la chair humaine dans les tombes. Ils deviennent ainsi vraiment très gros, mais, parce qu'ils se nourrissent de la chair humaine, ils échappent à l'appétit des humains. Cependant, d'eux, les chiens de mon village raffolent. Donc, par le biais des rats du cimetière de mon village, les chiens de mon village se nourrissent aussi des femmes et des hommes de mon village dont ils ont été des serviteurs fidèles.  
Le moineau a dit : « La chaîne alimentaire, cette cruelle et mystérieuse fraternité universelle ! » (S. Tchak, 2020, p. 115).

Cette mystérieuse fraternité qui consiste à renaître des cendres d'autrui recèle de leçons enrichissantes que nous allons découvrir dans la section suivante.

### 3.2. *Les principales expériences individuelles*

Entre autres leçons, nous retenons dix leçons distillées dans les « fables du moineau ». La première expérience individuelle est celle du baobab qui apprend, grâce au moineau, la véritable source de son existence. Cette fable démontre à suffisance que les attributs spirituels, la longévité ne suffisent pas

pour se connaître soi-même. Il faut parfois vivre des expériences limites<sup>2</sup> pour mieux appréhender la fragilité de la vie. En échappant *in extremis* à la mort, le moineau a acquis une vision purifiée de la vie. Ainsi illuminé, le moineau rappelle au baobab, qui croyait être le simple produit de la terre, qu'il est en réalité le fruit d'une graine, d'une minuscule semence :

« Moineau, dit le baobab, je t'avoue que du haut de ma splendeur, avec mon imposante stature d'aujourd'hui, j'avais fini par oublier que je ne fus qu'une petite graine. » Je lui réponds : « Je l'ai compris, j'ai compris que tu avais oublié la graine de tes origines, mais moi, moi le moineau, je n'ai jamais oublié que je suis sorti d'un œuf tout petit et si fragile. » Il soupire, le baobab. « Moineau, dit-il ensuite, je te remercie de m'avoir rappelé que je ne fus qu'une petite graine ». (S. Tchak, 2020, p. 11).

La vie est donc comme un œuf d'où éclot tout être, un œuf si fragile que le moindre heurt malencontreux peut briser. La frontière est si poreuse entre la vie et la mort, cette lumière paradoxale qui éclaire la condition de tout être vivant :

« Le moineau a dit : « Aboubakar, il y a quelques instants, j'ai échappé aux griffes d'un chat, je me suis envolé à temps pour aller me confier au baobab, et dès que je suis redescendu sur le sol, j'ai failli me prendre un caillou, le tien. Je suis donc habité par ma condition de vivant... » J'ai dit : « Je ne comprends pas. — Fils du forgeron, il y a une lumière au cœur de la condition du vivant, une lumière... » (S. Tchak, 2020, p. 14).

La deuxième expérience est malheureuse. Un rat comprend à ses dépens que l'union fait la force, qu'un ennemi collectif est plus à craindre, et surtout qu'il est nécessaire de connaître le mode opératoire de son adversaire :

« Le moineau a dit : « Le rat s'est moqué de la fourmi qui le menaçait avec ses mandibules. Au lieu de se sauver, il est resté près de la fourmi pour se moquer encore plus d'elle. Le rat a oublié que la fourmi appartient à une armée de plusieurs milliers de guerrières impitoyables. Donc, au menu des fourmis, aujourd'hui, un rat qui n'a pas retenu l'une des leçons les plus précieuses de la vie : ne prenons aucune menace à la légère. D'où qu'elle vienne, elle pourrait être un danger pour notre vie. » (S. Tchak, 2020, p. 24).

Toutefois, un ennemi unique peut représenter un danger redoutable. Le tout dépend de sa force de frappe ou l'action pernicieuse de l'arme utilisée. Ne

---

<sup>2</sup> La condition humaine est faite de situations. Il y en a que nous essayons de modifier. Cependant, quand nous y manquons, elles ne reviennent plus. Cependant, d'autres situations subsistent quoi que l'on fasse. Ces situations fondamentales qu'implique notre vie, Karl Jaspers (2012, p. 20-21) les a appelées « situations limites », c'est-à-dire des situations qu'on ne peut pas dépasser ou transformer. En prendre conscience, c'est se mettre en route pour la philosophie. Il s'agit, par exemple de la mort, du hasard, de la culpabilité, de l'impossibilité de compter sur le monde. Ces situations limites se résument en un concept clé : l'échec. Cette capacité à penser le pire, en d'autres termes à accepter la possibilité de l'échec relève *a posteriori* de la philosophie tragique.

suffit-il pas d'une seule fourmi dans la trompe d'un éléphant pour le faire éternuer à mort ?

La troisième leçon complète ainsi la précédente en insistant sur l'importance pour tout individu d'assurer son arrière. Il faut toujours ouvrir l'œil, le bon et éviter de croire que l'on constitue le centre du monde en se fiant exclusivement à sa taille, à ses pouvoirs et attributs sociaux.

« Au cheval qui voulait tuer d'un coup de sabot un bélier, et se moquait de sa taille, moi moineau j'ai dit : "Attention, cheval ! Un éléphant arrive derrière toi." À l'éléphant qui s'est mis à rire du cheval fuyant la menace qu'il représentait pour lui, j'ai dit : "Attention, éléphant ! Une montagne est en train de se déplacer vers toi." À la montagne, j'ai dit : "Ô jolie montagne, dérisoire détail du Mystère !" Puis, je me suis envolé avec une envie d'insectes ». (S. Tchak, 2020, p. 25).

La quatrième leçon se rapporte à l'attitude d'une femme qui s'apitoie sur le sort du petit poisson que son époux a pêché pour le repas. Cette fable fait échos à celle de *La Fontaine*, intitulée « Le petit poisson et le pêcheur », à la différence près que ce n'est plus le petit poisson qui plaide sa cause auprès du pêcheur, mais l'épouse de ce dernier qui expose sa sensibilité :

« La femme lui répond : « Je ne sais pas pêcher. L'homme qui t'a ramené de la rivière ne me pardonnerait pas de te laisser la vie sauve. Mais je vais affronter sa colère pour t'offrir ma jarre où tu seras libre. Me chanteras-tu une chanson pour mériter de vivre dans ma jarre ? » Le poisson lui répond : « Je préfère la mort à la prison d'une jarre. Je mourrai et serai libre dans ton sang, dans la terre et dans l'eau. — Poisson, dit la femme, je te pleurerai. — Pleure-moi, femme, mais mange-moi. Adieu, femme ». (S. Tchak, 2020, p. 26).

La cinquième leçon rappelle le précieux service que peuvent rendre les êtres les plus effacés. Une antilope blessée est sauvée par une modeste colonne de fourmis qui piquent les chiens voulant débusquer la proie de leur maître. Cette histoire peut être rapprochée à la fable de *La Fontaine* intitulée « La colombe et la fourmi » dont la leçon est celle de l'entraide et du bienfait. Une la colombe sauve une fourmi de la noyade en lui donnant un brin de paille. La fourmi une fois sur la berge pique au talon le villageois qui s'apprêtait à tuer la colombe pour son repas. L'oiseau s'aperçoit du bruit que fait le prédateur humain et s'envole. Cette fable est précédée d'une autre qui met en scène, dans la même veine, un lion et un rat. La leçon du fabuliste français est formulée ainsi : « Il faut autant qu'on peut, obliger tout le monde : /L'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. » (*La Fontaine*, 2014, p. 52). Mais, au-delà de l'aide et du bienfait, la fable du moineau illustre le fait indéniable que tous les êtres vivants sont des condamnés à mort en sursis :

Antilope, ma sœur, je t'ai sauvée de la mort. — Merci, ma sœur fourmi, tu m'as sauvée, oui, tu m'as sauvée aujourd'hui, et je dois donc continuer de vivre avec ma patte cassée et

ma douleur, jusqu'à la prochaine attaque des chiens. – Chaque jour est une victoire, ma sœur antilope, donc, aujourd'hui est ta victoire. Quant à demain, demain... – Le jour n'est pas encore fini, ma sœur fourmi, je ne suis donc pas sûre de traverser aujourd'hui pour entrer vivante dans demain. – Ma sœur antilope, va, broute, et salue l'instant que tu habites encore. – Ma sœur fourmi, merci. » (S. Tchak, 2020, p. 27-28).

La sixième leçon est une illustration du destin. Les êtres les plus puissants peuvent être amenés à penser qu'ils ont un avantage devant la mort. Ils se croient assez forts pour protéger les faibles. Or, les plus petits non pas nécessairement besoin des plus grands pour se rendre visibles. Ainsi, un petit oiseau se hisse sur le dos d'un buffle juste pour libérer la grosse bête des parasites qui lui agacent le dos. Mais le buffle, imbu de sa puissance, plaint l'oiseau ; il le rassure même qu'il ne lui fera aucun mal s'il se posait sur ses sabots. À l'instant, un chasseur vise le buffle à la tête et l'abat. Le petit oiseau s'envole. Voilà le mystère du destin. Or, « Le buffle dit : « Je le sais et je remercie l'oiseau du soin qu'il prend de ma santé en réduisant, par son bec, pour ses propres besoins, le nombre de mes parasites. Petit oiseau, même sur mes sabots, tu pourrais te poser, je ne t'écraserais pas, tu es mon ami. » (S. Tchak, 2020, p. 29).

La septième leçon est un complément de la précédente. Elle invite à la prudence et à la modestie à tout instant. Les petites victoires ne doivent pas nous faire oublier l'existence du tragique dans la vie. Car, il est bien des événements irrémédiables, insurmontables, inévitables. L'événement tragique phare, c'est bien entendu la mort :

« Le moineau a dit : « Trop sûr de sa victoire, se fiant sans doute aussi à ses protections occultes et à la légende de son fusil, le chasseur, qui, en général, riait même de la fureur des lions, avait logiquement, ce jour-là, oublié les cornes du buffle blessé dont la mise à mort lui paraissait un simple divertissement, jusqu'à ce que la terre reçoive son sang et le contenu à la forte odeur de ses viscères, avant que (la vie ne l'avait pas encore entièrement quitté) les hyènes, grandes chasseresses (et grands charognards), n'arrivent pour ne rien laisser de lui, pas même les os, et se sauvent, repues, en emplissant la savane de leurs ricanements. Le buffle blessé, victorieux, s'en alla, quant à lui, comme obéissant à l'ordre de la mort, tomber dans le piège des lionnes dont les petits, ainsi, apprirent ce jour là une nouvelle leçon de chasse contre une proie qui eût pu, si elle n'avait été déjà blessée, les rappeler à un peu de modestie et surtout de prudence. » (S. Tchak, 2020, p. 39-40).

La huitième leçon nous apprend l'art d'être heureux au milieu des périls inévitables. Il s'agit de savourer chaque instant, car l'éternité échappe à tout individu. L'accomplissement de cette leçon est fourni par le comportement innocent d'une génisse emmenée vers l'abattoir dont elle ignore la présence et la nuisance :

« Le moineau a dit : « La génisse, sur le chemin qui la mène vers le boucher, s'est arrêtée pour jouir de la tendre herbe. Elle a conscience de son bonheur de l'instant et ignore tout

de sa mort prochaine dont la corde à son cou est déjà un signe. Ne ris pourtant pas de la génisse, car l'instant habité par l'herbe verte, la dernière herbe de sa vie, est un fragment de notre commune illusion d'éternité. » (S. Tchak, 2020, p. 43).

La neuvième leçon est une allégorie de la monarchie et de l'inceste. Un coq, seul maître incontesté de la basse-cour, est mort dans la brousse, mordu par une vipère. Mais ses petits qui convoitent le trône et sa veuve qui veut faire le coq seront punis par les hommes qui élargissent le tabou de l'inceste jusqu'aux animaux domestiques<sup>3</sup>.

« L'histoire du gros coq blanc tué par un serpent nous attrista, mais, sans doute, les coquelets, qui, devant le trône vaquant, avaient commencé à chanter, avaient vu leurs ergots et leur crête augmenter soudainement de taille, avaient cru qu'ils en avaient fini avec le règne de leur père autoritaire. Mais la plus âgée des poules ne l'entendit pas de cette oreille. Elle avait dû trouver les héritiers, ses propres fils, un peu trop jeunes, un peu trop malingres pour qu'elle se soumit à leurs désirs, eux qui, « Regardez-moi ces gringalets, mais mangez encore pour grandir un peu plus », se battaient déjà, multipliant chants et gestes de séduction, pour la monter, elle leur mère. Elle n'avait rien contre ces amours incestueuses inscrites dans la vérité des oiseaux de leur espèce, mais, quand même, ils étaient encore trop jeunes ! La reine, chose rare mais pas inédite, poussa un cocorico, oui, elle avait chanté (...) La poule avait chanté pour s'emparer du trône sous le nez des princes, ses fils, qu'elle n'estimait pas encore dignes de ses charmes. « Elle a chanté, oui, elle a chanté. » Et parce qu'elle s'était prise pour un coq et avait chanté, parce que ainsi elle avait transgressé un ordre établi, comme le faisaient les coqs qui pondaient un œuf, elle fut destinée à un sacrifice immédiat. On l'égorgea. (S. Tchak, 2020, p. 44-45).

Enfin, la dixième leçon ayant retenu notre attention pose la question du vol et du détournement des biens communs. Un chien dérobe un énorme morceau de viande d'antilope qu'il avait aidé à attraper afin de se venger du fait que ses maîtres ne lui donnent souvent que des os. Le chien voleur fut jugé dangereux. « C'est pourquoi, à l'issue d'un rapide conseil des notables du village, ce chien fut offert à un ouvrier agricole kabyè, mangeur de viande canine. Je n'oublierai pas cet instant où il avait réussi à prendre le chien au lasso. » (S. Tchak, 2020, p. 48). Le moineau n'approuve pas tout à fait cette sentence des humains qu'il trouve excessif. Il pense que l'injustice et la précarité liées à la mauvaise gestion du bien commun transforment tous les êtres humains en subtils tricheurs ou voleurs :

« Le moineau a dit : « Combien êtes-vous, dans ce monde, dans notre monde, à devoir tenter de voler le fruit de votre propre labeur, à devoir payer de votre vie l'audace que

---

<sup>3</sup> Dans son livre *Totem et tabou*, Freud (1913, p. 23) montrait jusqu'à quel point la prohibition de l'inceste pourrait porter la phobie humaine : « Chez les Bassoga, tribu nègre habitant dans la région des sources du Nil, un homme ne peut parler à sa belle-mère que lorsqu'elle se trouve dans une autre pièce de la maison et qu'il ne la voit pas. Ce peuple a d'ailleurs l'inceste tellement en horreur qu'il le punit même chez les animaux domestiques »

vous avez eue de vouloir jouir d'une miette du fruit de votre propre labeur ? Votre tête dans le sac qui vous asphyxie, recevez les coups de massue et hurlez jusqu'au silence, car vous êtes des traîtres, des traîtres de l'ordre où vous devriez croquer les os des antilopes que vous avez vous-mêmes attrapées. Je dis, moi moineau, jamais je ne serai au service de personne, je vivrai pour moi en abritant, dans mon petit corps, la tragédie du vivant. Vous, affamés qui portez sur la tête, avec un caillou pour coussinet, le large plateau contenant un mets succulent dont se régalez vos maîtres, vous, continuez à mourir de porter sur la tête, avec un caillou pour coussinet, le mets succulent de vos maîtres, et allez mourir de faim au bout de vous-mêmes. Moi, moineau, je m'envole avec un désir d'insectes et de grains. » (S. Tchak, 2020, p. 49).

De toutes ces leçons, il importe de retenir que la biodiversité mérite d'être sauvegardée afin de maintenir l'indispensable harmonie des écosystèmes. Le mystère du monde, c'est l'harmonie, mais une harmonie fragile. Le devoir des écologistes consiste avant tout à mener des actions contre la rupture de cette fragile harmonie. Sami Tchak (2020, p. 52) nous rappelle que les oiseaux et les arbres entretiennent des relations d'échanges ininterrompues et que nous les humains nous jouissons de leurs fruits, comme nous tirons partie de la communion entre la terre et le ciel. Le devoir de l'humanité consiste à penser une exploitation rationnelle de l'environnement. Certes, beaucoup d'espèces animales et végétales sont naturellement vouées à la disparition. C'est le destin de tous les organismes vivants, mais l'homme ne doit pas en rajouter.

## **Conclusion**

Les dommages que subissent les écosystèmes naturels dus aux activités humaines posent des problèmes éthiques et esthétiques qui interpellent les écrivains et les théoriciens de la littérature de sorte que l'on assiste à la thématization des questions environnementales dans les œuvres. Cette forme d'écriture a conduit à l'émergence de l'approche écocritique qui a pour objectif principal d'analyser le rapport entre la littérature et l'environnement. En partant des acquis cette approche, nous nous sommes attaché à analyser la manière dont sont représentés les rapports entre les humains et la nature dans *Les Fables du Moineau*. L'étude révèle que Sami Tchak utilise les ressources imagées de la fable pour proposer un inventaire détaillé de la biodiversité. Bien plus, elle met en lumière les différents aspects de la violence parfois gratuite dont sont victimes les menus êtres vivants. Nous déduisons de ces différentes stratégies discursives, analyses et interrogations la nécessité du respect tant pour les animaux les plus petits que les plus grands. Nous avons vu comment les êtres les plus fragiles sont parfois les plus forts, grâce à leur extraordinaire capacité de mobilité et d'adaptation à l'environnement. Ces enseignements incitent à la prise de conscience de la fragilité de tous les êtres vivants, et par extrapolation de toutes les institutions humaines, entendues aussi comme des

écosystèmes, qui oublient vite que leur gestation commence toujours à l'image d'une petite graine enfouie dans le terreau social. La question écologique engage donc à une quête collective.

### Références bibliographiques

- ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth et TIFFIN Helen, 2012, *L'Empire vous répond : Théorie et pratique des littératures post-coloniales*, traduction de Jean-Yves Serra et de Martine Mathieu-Job, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.
- BUELL Lawrence, 2001, *Writing for an Endangered World*, Cambridge, Harvard, UP.
- FREUD Sigmund, 1913, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot 77.
- GLOTFELTY Cheryl et FROMM Harold (dir.), 1996, *The Ecocriticism Reader: Landmarks Literary Ecology*, Athens/London Georgia University Press.
- LA FONTAINE Jean de, 2014, *Fables*, Ilivri.
- JASPERS Karl, 2012, *Introduction à la philosophie*, Paris, Librairie Plon.
- PRÉVERT Jacques, 1972 (1949), *Paroles*, Paris, Gallimard, Collections Folio.
- TCHAK Sami, 2020, *Les Fables du moineau*, Paris, Gallimard, Continents Noirs.
- TCHAK Sami, 2017, *Ainsi parlait mon père*, Paris, Jean-Claude Lattès.